Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/euphmieouletri00arna

Euphémie.

Tragédie en 3 actes

par

D'Arnaud.

Ed. originale

- 4 1968

Universitas
BIBLIOTHECA

Coll. Pat. 70

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

P3

DRAME.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

DRAME.

PAR M. D'ARNAUD.

Sonitus terroris semper in auribus.
Job. ch. xv.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, Quai de Gêvres, au Grand Corneille.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permission.

Universitas
BIBLIOTHECA

566 143

#43.

PQ
1954
.A7E8
1768

Coll. usée.

PRÉFACE.

UN de nos Auteurs de théatre, dont les ſuccès ſont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains qui comptent avec aſſurance leurs titres d'immortalité par le nombre de repréſentations qu'ils ont eu, Triſtan l'Hermite fit ſuccéder Panthée à Mariamne,

---

Triſtan l'Hermite, c'eſt ce verſificateur ignoré aujourd'hui, qui, ayant toute la baſſeſſe attachée à la médiocrité du talent & au triſte métier de *faiſeur de vers*, ſe compoſa lui-même cette épitaphe aviliſſante.

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte*; ſa Mariamne eut des applaudiſſements, elle coûta la vie à un malheureux Comédien nommé Mondory; au milieu des extravagances & des abſurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action; Panthée

en disant qu'*il donnoit une sœur* à cette derniere tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paroître EUPHÉMIE après COMMINGE ? Je ne déciderai point, comme Tristan, que l'*ainée a plus de beauté que la cadette* : c'est aux connoisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai que l'indulgence du public & la singularité du genre semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux pieces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages ; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne man-

Ressemblance entre Comminge & Euphémi.

---

n'eut pas la réussite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Tristan en vue dans ces vers que tous les jeunes gens devroient apprendre par cœur pour se guérir de la métromanie, cette maladie si contagieuse,

Cy gît aux bords de l'hypocrêne
Un mortel long-temps abusé ;
Pour vivre pauvre & mépriſé
Il se donna bien de la peine.

quera point de me reprocher, j'avertis mes cenſeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver, par le choix des ſujets, ſi le mérite de l'exécution m'eſt refuſé, juſqu'à quel point la religion aux priſes avec l'amour eſt ſuſceptible de produire un ſpectacle vraiment pathétique. C'eſt du jeu de ces deux reſſorts ſi puiſſants ſur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclater ces grandes paſſions dont la fougue eſt néceſſaire à l'action théatrale. Voilà pour quelle raiſon Zaïre ſera toujours revue avec tranſport. Quel homme n'eſt pas frappé de la majeſté, de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impoſe, & en même-temps n'a point ſenti ſon ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux, qui ſouvent a le caractere de la foibleſſe, & même celui du crime? Ce penchant prend-il la violence de la paſſion, la vertu s'efforce-t-elle de le repouſſer, en eſt-elle victorieuſe: cette image excitera la pitié, ſera auſſi *tragique* que celle que nous offre Séneque dans le courage d'un héros luttant contre l'adverſité (*vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus.*) Et n'eſt-ce pas le comble de l'infortune que cette ſenſibilité ſi avouée par la nature, &

L'Auteur annonce de nouveaux Drames dans ce genre.

Les combats de la religion & de l'amour, un des plus grands reſſorts dramatiques.

que la religion nous ordonne avec tant de sévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la sainteté de ses engagements ? On aime à voir sur la scene un personnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'est une observation qu'Aristote a puisée dans la vérité du sentiment ; assurément l'amour est le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe est éclattant, lorsqu'après bien des efforts, des assauts répétés, on vient à bout de le soumettre ! Si Polyeucte eût un peu plus conservé le caractere annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Poly. à Néarq.*

Le caractere de Polyeucte eût pu être plus agité.

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand après un long-temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.

.....

Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais ;
Je méprise sa crainte, & je cede à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes,
Et mon cœur attendri sans être intimidé,
N'ose deplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?

.....

Pour ſe donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer perſonne ?

.....

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

.....

Mais Pauline s'afflige & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

Scene II. Poly. à part.

Adieu : vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance ;
Je ſens déjà mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

Si dans ce drame, l'homme eût plus diſputé contre le chrétien, lorſqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une épouſe adorée, & de la perdre pour jamais, l'emportement religieux du héros, ſa victoire ſur la nature ſe fuſſent montrés encore avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus *d'ondulations* dans ce perſonnage, ſi parfait à tant d'égards, n'auroit pas eu beſoin du rôle acceſſoire de Sévere, qui peut

---

Du rôle acceſſoire de Sévere. Oſerois-je hazarder une réflexion critique ſur Polyeucte ? On doit ſe reprocher d'aimer tant Sévere ; cet amant de Pauline eſt ſi tendre, ſi généreux ! Ce perſonnage, ſelon moi, fait un peu tort à celui du mari auquel l'intérêt devroit plus ſe rapporter.

être donne plus que Polyeucte de l'ame à la piece, & devient la source principale de l'intérêt. Ce pouvoir surnaturel de la religion, qui nous subjugue & nous arrache à nous-mêmes : tel est le grand tableau que j'avois à représenter dans COMMINGE & dans EUPHÉMIE. Il ne faut accuser que la médiocrité & l'insuffisance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet; j'ose dire que l'idée en est heureuse, & que mis en œurve par le génie, il l'emporteroit sur les autres actions dramatiques. C'est en quelque sorte une nouvelle nature qu'auroit à nous exposer un Poëte sublime; & quelle richesse, quelle vigueur de caracteres s'offriroient à son pinceau ! Les passions concentrées dans le silence & l'obscurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles sont incapables d'atteindre la langueur & la délicatesse d'un monde dissipé; un cœur isolé, forcé de se replier sur lui-même, de se parler, de se répondre, de se nourrir, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa propre substance, en acquiert plus de ressort & d'énergie dans ses mouvements. Il n'est point de foibles oscillations pour une ame solitaire : tout y porte de violentes secousses; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent,

La solitude enflamme les passions, & leur donne plus de caractere.

& elle les embraſſe avec fureur; on peut comparer des ames de cette eſpece à ces volcans dont l'exploſion eſt d'autant plus terrible que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a ſervi d'aliment. L'imagination dans une perſonne ſéparée de la ſociété eſt prompte à s'allumer, parce qu'elle eſt plus recueillie & moins diviſée. Voilà pourquoi, en ſuppoſant deux hommes qui auroient reçu du Ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre ſeul, de s'enfoncer dans ſes penſées, ce que les Italiens appellent *il gran' penſiero*, s'éleveroit néceſſairement à un degré ſupérieur de génie. Homere, Démoſthenes alloient compoſer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'eſt dans l'horreur des cimetieres qu'Young a médité ſes *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre ſombre*.

Pourquoi les remarques ſur la Piece & les *Mémoires d'Eu-*

J'ai renvoyé à la fin de ma Piece les Remarques qui y ſont relatives, ainſi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conſerver à l'intérêt théatral tout ſon effet, partie de notre littérature

---

Qu'Young. Les gens de lettres, les partiſans du ſublime apprendront, ſans doute avec plaiſir, qu'on nous prépare une traduction des *Nuits* du Docteur Young; cette traduction eſt d'un homme de ſavoir & de goût, qui ſeroit plus connu, s'il étoit moins modeſte.

phémie ne sont pas à la tête de l'ouvrage.

trop peu approfondie, je me suis apperçu que le lecteur prévenu sur la marche & l'économie d'un drame, sur les diverses impressions qui en devoient résulter, n'apportoit plus qu'une froide curiosité à la connoissance de l'intrigue. L'esprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglois, en usage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être faché qu'on l'instruisît des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vu représenter. Ce seroit d'ailleurs au goût à indiquer les occasions, où les éclaicissements doivent précéder une production dont le but est de plaire & d'émouvoir; ces especes de sommaires, en nous préparant aux impressions touchantes que nous allons ressentir, nous familiarisent d'avance avec la piece, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la satisfaction à juger du parti que l'Auteur a tiré de son sujet: je ne suis point ennemi des

Défaut des sommaires. On ne doit pas être instruit du sujet d'une piece.

plaisirs de l'esprit, mais ses amusements, qu'il lui plaît d'appeller des connoissances, sont bien au-dessous des voluptés de l'ame. On éprouve des transports délicieux à la représentation de Phedre, de Zaïre, de Mérope, &c. Qu'on est malheureux de pouvoir *raisonner* sur des drames si intéressants !

On voudra bien se ressouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai proposé dans mon second DISCOURS à la tête de COMMINGE. Les deux points.. indiquent une suspension : les trois... en forment une beaucoup plus marquée ; ces silences employés à propos sont l'accent, pour ainsi dire, du sentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété & de vie au débit, & font sortir davantage ces beautés simples qui animent le langage de la passion. Quelques gens du monde, de ces *agréables causeurs*, qui se gardent bien de réfléchir, ont cru m'opposer des raisons, en se récriant *qu'on savoit lire* : c'est justement ce qu'on sait très-peu. Ces mêmes personnes auroient été fort embarrassées si, pour toute réponse je les eusse priées de lire à haute voix, sur tout une tragédie ; j'ai vu même des littérateurs que ma proposition auroit déconcertés. Encore une fois, j'ai prétendu noter le jeu théatral, & je le répéterai, si nos maîtres

L'Auteur rappelle l'emploi des points, tel qu'il l'a proposé dans le second Discours à la tête de Comminge.

n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne seroient point si *dénaturés*, soit à la représentation, soit à la lecture, & les partisans de la scène française se plaindroient moins de ce qu'on *perd de vue la tradition*.

AVIS
DU LIBRAIRE.

DEs circonſtances, dont il importe peu au Public d'être inſtruit, ont empêché que les LETTRES de l'Auteur ſur EUPHÉMIE & les MÉMOIRES de cette RELIGIEUSE, écrits par elle-même, ne paruſſent avec la Piece. Cette ſuite ſi néceſſaire, & que l'on dit être très-intéreſſante, ſera donnée dans la Quinzaine de Pâques prochain. Les perſonnes qui auront fait l'acquiſition D'EUPHÉMIE, n'auront d'autre peine que d'ajouter au DRAME ces LETTRES & ces MÉMOIRES, ce qui formera un volume dans le goût de celui du COMTE DE COMMINGE.

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

UNE SŒUR CONVERSE.

La Scene eſt dans le Couvent de ***.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. La scene représente une cellule de la plus grande simplicité. A gauche, à peu de distance du mur, est un cercueil, aux pieds duquel se voit une lampe allumée. Du même côté, plus sur le devant de la scene, est un Prie-Dieu surmonté d'un crucifix que soutient une tête de mort; sur le Prie-Dieu sont des livres de dévotion. On observera que quelques chaises de paille cachent un peu le cercueil aux personnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paroître.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule, appuyant une main sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se leve :*

QUoi! dans ce lit funebre, arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles alarmes,

Quoi! dans ce lit funebre. On se souviendra qu'il y a des Religieuses dont l'usage est de coucher dans leur cercueil.

Où ſans ceſſe ma fin à mes yeux vient s'offrir ;
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir ;
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'oſe encor m'occuper d'un ſouvenir trop tendre ;
Que dis-je ? d'un amour réprouvé par le ciel !

Elle quitte le cercueil, & va ſe jetter avec précipitation aux pieds du Prie-Dieu.

Ne ſaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu ? Ton épouſe à tes pieds gémiſſante
Implore ton ſecours, ta grace ſi puiſſante ;
A ton ordre les vents s'irritent, ſont ſoumis ;
Tu ſouleves les mers, & tu les applanis ;
Ton ſouffle allume, éteint la flamme du tonnerre ;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre ;
Et tu ne peux changer & rappeller à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit ſa foi !
Tu ne peux appaiſer ces troubles, cet orage
Qui trompent ma foibleſſe, & laſſent mon courage !
Détruits des ſentiments ſi coupables, ſi chers,
Briſe un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée.
Qu'eſt-ce que la vertu du Ciel abandonnée ?
La mienne en vain réclame un impuiſſant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut.. tout ton pouvoir.

Elle ſe proſterne plus profondément, & en pleurant amérement.

Mes prieres, mes pleurs devant toi ſe répandent ;
Que dans mon ſein la paix, le pur amour deſcendent !
Fais ceſſer mes combats, mes infidélités ;
Triomphe, regne ſeul ſur mes ſens agités.

Elle embraſſe de ſes deux mains la tête de mort.

Et toi, qu'avec horreur tout mortel enviſage ;
Ton ſilence m'inſtruit.. oui, je vois mon image !
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer !
C'eſt moi que je contemple, ô ciel !. & j'oſe aimer !.

Elle eſt penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.

J'expire !

SCENE II.

EUPHÉMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *ſe relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

EH bien, ma ſœur ! ce pieux ſolitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Aſſujettir un cœur trop long-temps combattu,

Soumettre à mes devoirs ma foibleſſe indocile ?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt ſur les pas de Cécile ;
C'eſt ſa voix qui l'appelle en ce ſéjour ſacré.
Mais, à quel trouble affreux votre eſprit eſt livré !
Pouvez-vous ſous le voile, ô ma chere Euphémie ;
Nourrir ſans eſpérance une flamme ennemie,
Le poiſon dévorant d'un amour inſenſé ?
Malgré votre raiſon, & le Ciel offenſé,
D'un objet, qui n'eſt plus, vous chériſſez l'image !
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir mon hommage ;
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et ſouvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime ;
Plus que jamais l'amour s'attache à ſa victime ;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit ;
Juſques dans ce cercueil ſa fureur me pourſuit ;
J'y voulois dépoſer le poids de mes alarmes ;
Mon œil appéſanti ſe fermoit dans les larmes ;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de ſon ſort,
S'eſſayoit à dormir du ſommeil de la mort :
Quel ſonge ! quel ſpectacle a frappé ma paupiere !
Un lugubre flambeau me prêtoit ſa lumiere ;

J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les ſpectres & les morts:
Un éclair brille & meurt dans ces vaſtes ténebres;
Un cri m'eſt apporté par des échos funebres.
La terre gronde, & laiſſe échapper de ſes flancs
Un fantôme entouré de ſombres vêtements;
Un glaive étinceloit dans ſa main menaçante;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante,
S'approche, offre à mes yeux.. Je reconnois Sinval,
Sinval, de l'Eternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repouſſer de mon ame,
Qui toujours y revient avec des traits de flamme..
» Viens, ſuis-moi, m'a-t-il dit, ſuis ton premier époux;
» Ceſſe de m'oppoſer l'autel d'un Dieu jaloux.
» L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilege. «
Soudain ſous les efforts de ſon bras ſacrilege
Mon voile ſe déchire.. inſenſible à mes cris,
Parmi le ſang, la mort, & ſes affreux débris,
De cercueils en cercueils, ſur les bords d'une tombe,
Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
Sinval plonge le fer dans mon ſein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du ſommeil, je ne vois qu'un vain ſonge,
Dont la nuit avec elle emporte le menſonge.

Vous-même préparez le poiſon ſéducteur;
Vous aiguiſez le trait qui vous perce le cœur.
Ah! ce n'eſt point ainſi qu'on obtient la victoire;
D'un objet dangereux rejettez la mémoire..

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma ſœur? vous ne connoiſſez pas
Le feu des paſſions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, ſon pouvoir invincible..

MÉLANIE.

Ma ſœur, vous avez cru Mélanie inſenſible:
Non, je ne le ſuis point. Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet qui ſeul doit allumer nos feux.
Ma ſœur, vous méritez toute ma confiance;
Du Ciel en ma faveur admirez la puiſſance;
L'exemple quelquefois ſuffit pour éclairer;
Mon ame à vos regards brûle de ſe montrer.
Dans mon premier ſoupir j'exhalai la tendreſſe;
D'un ſentiment ſi cher je nourriſſois l'ivreſſe;
Tout ce qui m'entouroit, intéreſſoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;
Je touchois à cet âge où l'ame inquiétée
S'étonne des tranſports dont elle eſt agitée;
L'amour déterminoit ſon aſcendant ſur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi

Mes deux ſœurs, que devoit flatter l'erreur du monde,
Dans les ſombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant ſans ceſſe un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ſes bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil ſéducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets:
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards conſternés ſur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois aſſiégés de ſemblables chagrins;
Je vois le thrône même environné d'alarmes,
Et le bandeau des Rois, tout trempé de leur larmes.
Cette image auroit dû vaincre & détruire en moi
Le tendre ſentiment qui m'impoſoit la loi.
Mais en vain ma raiſon oppoſoit ſon murmure
A ce beſoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahiſſoit; je ne combattis plus;
Je cédai; je fixai mes vœux irréſolus.
Il falloit que l'amour remplît toute mon ame,
Et je choiſis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment le monde à mes yeux ſe perdit
Comme une ombre qui paſſe & qui s'anéantit;

Je rejettai bientôt ſes trompeuſes promeſſes ;
Malgré l'eſpoir flatteur du rang & des richeſſes,
Malgré tous mes parents, je courus aux autels
M'enchaîner : Dieu reçut mes ſerments ſolemnels ;
J'ai trouvé tout en lui ; pour lui ſeul je reſpire.
Ma ſœur, à mes tranſports Dieu ſeul pouvoit ſuffire ;
Maître des ſentiments, il les ſatisfait tous ;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre époux.
Ma flamme tous les jours, & s'épure, & s'augmente ;
Cette céleſte ardeur, du ſort indépendante,
Ne craint pas le deſtin de ces engagements
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le temps.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire
Qui change, qui périt, ou qui ceſſe de plaire :
Je brûle pour un Dieu ; mon eſprit immortel
S'embrâſera des feux d'un amour éternel..
Ah ! ma ſœur, partagez le bonheur d'une amie ;
Dieu lui ſeul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un ſouvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu ! ſeroit-il impoſſible ?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible.

Que mes gémiſſements ne ſauroient attendrir,
Dont le ſein à mes pleurs refuſe de s'ouvrir;
Qui pour ſon fils, hélas! mere aveugle, idolâtre,
M'accable des rigueurs d'une dure marâtre;
Qui dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaiſir de ſéparer deux cœurs,
Tandis que ma tendreſſe.. elle m'eſt toujours chere,
Et dans ſes cruautés je ne vois que ma mere..
Sans doute elle a cauſé le trépas d'un amant..
Cette image m'accable, irrite mon tourment!
Moi-même ai conſommé le fatal ſacrifice;
Je me ſuis impoſé.. le plus affreux ſupplice.
J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers?
Et je repouſſe un Dieu! je pleure ſur mes fers!
Sous un fardeau d'ennuis ma foibleſſe ſuccombe!
Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
Tu m'arraches mes vœux.. je te ſuis chez les morts,
Ah! du moins laiſſe à Dieu mes pleurs & mes remords.

MÉLANIE, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ma ſœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas! le cacher, chaque inſtant le redouble.

SCENE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

CÉcile vient.. craignez..

EUPHÉMIE.

Qu'à ſes regards, ma ſœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon déſeſpoir, mon repentir, mon crime..
Que tout ſache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton ſévere à Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce Miniſtre ſacré
D'un Dieu qui ſait punir, interprete éclairé;
Ma ſœur, ce Dieu laſſé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le tréſor de ſes graces;
Epouſe ſans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleſte couroux.
Votre rebellion, à nos ſœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de ſcandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez ſon amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords ſinceres,
Vous n'arroſez l'autel de vos larmes ameres,

Frémiſſez, n'attendez qu'un juge impatient
De prononcer l'arrêt que ſa bonté ſuſpend ;
Son équité le preſſe : il ne peut vous abſoudre ;
Je vois le bras vengeur qui s'arme de la foudre.
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abymes ouvers :
Vous tombez dans ces lieux de déſeſpoir.. de rage..

Euphémie à ces derniers mots paroît troublée.

MÉLANIE, *avec tranſport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare ? arrêtez .. cette image..
N'eſt point celle de Dieu : vous le peignez cruel ;
Depuis quand le pardon n'eſt-il plus ſur l'autel ?

A Euphémie avec un ton touchant, la ſerrant contre ſon ſein.

Vas, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres,
Vas te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans ſon temple un cœur qui ſait aimer ;
Qui ſaura pour lui ſeul ſouffrir & s'enflammer ;
D'un penchant qui l'offenſe étouffe la mémoire ;
A tes ſens ennemis diſpute la victoire ;
Dompte l'humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'aſſervir ;
Repouſſe la nature indignée & jalouſe ;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui ſon épouſe ;

Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi ;
Qui prête à tes efforts les ailes de la foi ;
Pénétre toi des feux de sa grace invincible.
Ma sœur, il a formé ton ame trop sensible ;
Pour ne t'inspirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde, & nous éleve au ciel ;
Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce Ministre, envoyé par Dieu même,
Ne se montrera point l'ange exterminateur :
Il sera ton ami, l'ange consolateur ;
Il essuiera tes pleurs d'une main bienfaisante.
La piété sincere est toujours indulgente.

Euphémie se retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre sentiment peut-on être animé,
Et reconnoître un Dieu si digne d'être aimé ?

SCENE IV.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

EXcusez des transports qui ne sauroient se taire,
Ma sœur ; votre vertu sans doute trop austere
Dans le sein d'Eupémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.

La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colere eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du Ciel devroit ſeul vous conduire ;
Des folles paſſions vous flattez le délire !
Vous voulez qu'une ſœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende ſon pardon !

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout ſon orgueil à ſe rendre inſenſible !
Cécile, ouvrez les yeux ; faut-il vous répéter
Ce que le ſentiment s'empreſſe à nous dicter ?
Non, ma ſœur, Dieu n'eſt point un tyran ſanguinaire
Inacceſſible aux pleurs du repentir ſincere ;
Qu'eſt-ce que la grandeur qui ne pardonne pas ?
N'a-t-il point répandu ſon ſang pour des ingrats ?
Euphémie à ſes pieds ſe reconnoît coupable ;
Il daignera lui tendre une main ſecourable ;
La grace deſcendra dans ce ſein agité.
Soutenons l'abriſſeau dans ſa fragilité ;
Conſolons notre ſœur & plaignons ſa foibleſſe.

CÉCILE.

Sa foibleſſe ! Grand Dieu, qu'elle outrage ſans ceſſe,

Sur quels crimes ta foudre aura-telle à tomber ;
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober ?
Depuis qu'à nos autels Euphémie eſt liée,
L'idole de ſon cœur ne peut être oubliée ;
De la nuit du tombeau cet objet renaiſſant,
Sur ſon ame égarée eſt toujours plus puiſſant ;
Comment ! après dix ans de ſoupirs & de plaintes,
Se conſumer d'amour pour des cendres éteintes !
Nous laiſſer voir un cœur toujours plus enflammé,
Plus criminel !

MÉLANIE.

Après une longue pauſe.

Ma ſœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'euſſe été retenue !
Que Cécile eût aimé ! Dieu ſeul..

SCENE V.

SCENE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

LA SŒUR CONVERSE, *à Mélanie & Cécile.*

UNe inconnue
Vous demande en ces lieux un ſecret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle ?

MÉLANIE *à Cécile.*

Eh ! le rang n'y fait rien ;
Ma ſœur ; il faut la voir.

LA SŒUR CONVERSE.

Tout pour elle intéreſſe ;
Un air noble & touchant ſe mêle à ſa triſteſſe ;
Je crois qu'elle eſt à plaindre, & que l'adverſité...

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *à Mélanie.*

Hé quoi ! ma ſœur ! cette importunité...
Toujours des indigents !

MÉLANIE *à la Sœur Converſe.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La Sœur Converſe ſort.

SCENE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

UN ſentiment ſi dur me ſurprend & m'afflige.
Rempliſſez-vous les loix de la religion,
Quand votre ame ſe ferme à la compaſſion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaiſir
D'aimer le malheureux & de le ſecourir,
Dans les larmes d'autrui d'eſſuyer vos pleurs mêmes?
Eſt-ce-là ton eſprit & tes douceurs ſuprêmes,
Religion ſi pure & ſi chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma Sœur;
Votre dévotion s'irrite ſous la haire.
Si vous euſſiez aimé, votre zele ſévere
D'une grace plus douce eût ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits;
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour qui pour nous l'a conduit au ſupplice.

CÉCILE.

Penſez-vous que le Ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix?
Je ſais les pratiquer : mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout temps révérés.
Ne doit-on pas prier? A votre tour inſtruite..

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, & nous prierons enſuite.

SCENE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance ou quelqu'éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile.*

UNe inconnue, hélas! mourante dans les pleurs,
Oſe dans votre ſein apporter ſes douleurs..

MÉLANIE *vivement à la Sœur Converſe.*

Sortez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

De l'univers, de tout abandonnée,
Lasse de supporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le sentiment d'une ame aux vertus consacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée..

MÉLANIE *à la Comtesse avec attendrissement.*

Asseyez-vous, Madame. *Elle s'assied.*

CÉCILE *froidement.*

Assurément, nos vœux
Sont adressés au Ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immense à peine soulagée,
Cette maison, sans bien, est d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant en pleurs.*

A Cécile.

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous aussi, vous me percez le cœur!

Non, je n'implore point la charité, Madame ;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu ! quel coup pour mon ame !

MÉLANIE, *avec tranſport, à Céci'e.*

Qu'avez-vous fait, cruelle ? allez.. retirez vous ;
Vous avez déchiré ſon cœur .. *Cécile reſte encore*
Eh ! laiſſez-nous.

Cécile ſort avec dépit.

SCENE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'aſſeyant aux côtés de la Comteſſe, & ſerrant ſes mains.*

MAdame..

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours dans les ſanglots & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi ! c'eſt là cette loi bienfaiſante,
Cette religion douce & compatiſſante !
Où chercher la pitié ? de qui l'attendre, ô Ciel !

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'eſt aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit ſans contrainte ;
Dans l'ame de Cécile elle n'eſt point éteinte ;

La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.

Daignez lui pardonner. Sa ſombre piété
Paroît s'énorgueillir de ſa ſévérité :
Mais elle vous plaindra.. non, il n'eſt pas poſſible..
Qui pourroit vous entendre & n'être pas ſenſible ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours :
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre !
Je connois les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment :
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie ;
Par ſes coups ſeuls il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur ;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au Ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs :
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et qui m'a pu réduire à ce ſort déplorable ?

Elle pleure.

Excuſez ce déſordre.. un trouble affreux m'accable ;

Le malheur juſques là peut-il humilier?
Je venois.. quel aveu! je venois vous prier
De ſoutenir mes pas au bout de ma carriere..
De me placer enfin, pour traîner ma miſere,
Au rang.. *avec des ſanglots*, de domeſtique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, ſervir!
Non, Madame.. à vos maux tout ſaura compatir;
C'eſt vous qu'on ſervira. Je donnerois ma vie
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié.. la tendreſſe.. on eſſuiera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas! ſur vos malheurs?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embraſſant.*

Ah! je vous dois déjà de la reconnoiſſance:
Mais mon honneur s'oppoſe à votre bienfaiſance;
Je ſaurai m'abaiſſer, ſervir enfin.. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils ſoient offerts, Madame,
Offenſent la nobleſſe & la fierté de l'ame.
J'expire.. & ce qui rend le trait plus aſſaſſin,
Madame.. *avec des pleurs*, c'eſt un fils.. qui me perce le ſein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils! le monſtre affreux! & quelle ame aſſez dure

Peut trahir à ce point le ſang & la nature ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'eſt un fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame ; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes ;
Le tendre amour de mere, & toutes ſes foibleſſes ;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants ;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée ;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
Ses freres, au tombeau, de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe ;
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe ;
Que dis-je ? avec ces droits je cédai tous les miens ;
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout ; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eût mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue ;
En vain tout m'éclairoit : j'aimois à m'abuſer ;
Tant l'amour maternel ſait nous en impoſer !

Je n'appercevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie :
Une femme ſouvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendriſſement,
Principe des vertus, ſource du ſentiment :
Son épouſe, au contraire, encor plus inhumaine,
Échauffa contre moi les poiſons de ſa haine ;
Ce fils, ſur qui j'avois épuiſé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'inſulte amere au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna ſon viſage..
En pleurant.
Il me chaſſe, quel mot ! de ce même château,
Séjour de mes aïeux, notre commun berceau :

Il me chaſſe. Si quelques perſonnes, qui ſans doute auroient peu vécu, pouvoient penſer aſſez bien de la nature humaine pour ſoupçonner d'invraiſemblance ce caractere odieux, on leur répondroit par un trait emprunté, non d'un roman, mais des *petites Affiches* de Paris, du 2 fevrier de l'année 1767. » La » nommée *Anne de Laloy*, femme de *Jean d'Uron*, eſt morte le » 14 janvier au village de Vaux-ſur-Seine, près Melun, âgée

J'embraſſe ſes genoux ; éplorée & mourante ;
Je m'écrie: » O mon fils ! une mere expirante,
» Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait ;
» Seul prix de cet amour qui pour vous a tout fait !
» Le trépas va bientôt terminer mes miſeres :
» Que je meure du moins dans le lit de mes peres ! «
Il ne m'écoute pas : » Vous, qu'a nourri mon ſein,
» Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim !
» Je vous ai donné tout ; en proie à l'amertume,
» Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin conſume.
» Vous aurez des enfants : je devrois ſouhaiter..
» Ah ! puiſſent-ils, cruel, ne vous pas imiter ! «
Sa femme, en ce moment, plus barbare peut-être ;
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants..
Ciel ! & j'ai pu ſurvivre à ces coups accablants !
Que vous dirai-je enfin ? tout s'éclipſe à ma vue ;
Je cours chez une amie, & je ſuis méconnue ;

» de 99 ans 3 mois & 2 jours ; elle n'a ceſſé de travailler à la
» culture des terres qu'environ trois mois avant ſon décès, & *elle*
» *a fini ſes jours dans une étable à vaches, où on lui permettoit par*
» *charité de ſe retirer. Elle a eu 58 enfants ou petits-enfants, &*
» *elle en laiſſe 53 vivants.* « Les peres & meres ont-ils jamais
offert des exemples d'une pareille inhumanité ?

Traînant en vain par-tout les horreurs de mon ſort,
J'arrive en ce ſéjour.. pour y trouver la mort!

MÉLANIE.

Vos jours nous ſeront chers; vous aurez deux amies,
Que pour vous conſoler le Ciel a réunies;

La Comteſſe pleure avec plus d'amertume.

Vous gémiſſez! vos pleurs, en repouſſant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre ſein!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah! Madame, la ſource en doit être éternelle.
Vous connoiſſez mes maux & ma douleur mortelle:
Apprenez donc mon crime, & jugez ſi je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis;
Ce fils.. ce même enfant qui marrache la vie..
Eut une ſœur..

MÉLANIE, *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie
De tous ces agréments, dont l'aſſemblage heureux
Touche encor plus le cœur qu'il ne ſéduit les yeux;
Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient formée;
Je lui fermois mon ſein, & j'en étois aimée;

Ma fille, à mes rigueurs opposant son amour,
Plus soumise à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que son frere
Emportoit tous les soins de son injuste mere;
Un jeune homme modeste, aimable, vertueux,
D'un rang égal au sien, fit éclatter ses feux,
Demanda que l'hymen l'unît à ma famille;
Ils s'aimoient: insensible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à son frere, éloigne son amant,
Dans le cloître l'entraîne, y presse son tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hyménée!

MÉLANIE *troublée, à part.*

De semblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider son sort,
J'allai de son amant lui confirmer la mort;
Sa douleur à ces coups succombe; une parente
Accourt, de son couvent la retire expirante;
Cette parente meurt, & je ne puis savoir
Où ma fille a porté ses pas, son désespoir;
Ma fille est dans la tombe.. & c'est moi malheureuse!
J'ai rendu, pour un fils, sa destinée affreuse.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à reſiſter.. &.. plusje vous entends..
Madame, en ce ſéjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien !

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie ;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pourſuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A cauſé ſon malheur ;
Un ſort auſſi funeſte entretient ſa douleur ;
Elle ſait reſpecter l'infortune timide :
Souvent dans cet aſyle elle lui ſert de guide ;
Son ſein compatiſſant à vos pleurs s'ouvrira ;
Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

Elle ſe leve avec empreſſement.

Madame.. il faut la voir ; vous l'aimerez, Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſe levant avec la même vivacité.*

O ciel !. il ſe pourroit.. que vous troublez mon ame !
Guidez mes pas vers elle ; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

SCENE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comteſſe & apercevant Euphémie.*

VEnez, venez, ma ſœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ, *tombant évanouie ſur ſa chaiſe, & avec un cri.*

Conſtance !

EUPHÉMIE *aux pieds de ſa mere,*

Ma mere !

MÉLANIE.

Eſt-il bien vrai ? ſa mere ! ô Providence !

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un ſigne d'effroi & de douleur.*

Ciel ! qu'ai-je vu ? ma fille attachée aux autels !.
Pour jamais !. j'ai formé ces liens éternels !
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe..
Par quel évenement.. inſtruis-moi.. ta tendreſſe ..
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner !

Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.

Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embraſſe !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en eſt plus chere.

Elle ſe releve.

Qui peut avoir cauſé ce changement affreux ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
Qui m'a fait méconnoître & haïr ma famille ;
Ce fils .. *prenant la main à Euphemie, & en pleurant.*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille ..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur,
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur ..
Ma fille .. (j'eus pour toi la même barbarie)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le Ciel étoit, hélas ! contre moi couroucé.
Juges de mes malheurs ! La Comteſſe d'Orcé,

Qu'aveugla ſi long-temps le rang & l'opulence ;
En proie à ces horreurs qui ſuivent l'indigence ;
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement ;
Victime du beſoin . . du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau ; mendier une place . .
L'emploi . . de domeſtique . .

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longue pauſe.*

A peine je reviens . .

Avec tranſport & en pleurant.

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune ;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune ;

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort ;
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils . . Je peux . . Cette parente ;
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous, à l'univers,
Ce cœur ſi généreux m'a laiſſé l'héritage
D'un léger revenu . . *rapidement* ; qu'il ſoit votre partage ;
J'ajouterai, ma mere, à ce foible ſecours,
Le travail de mes mains . . j'immolerai mes jours,

Tout.

Tout.. je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour..

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embraſſant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne ſonge qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille; elle eſt digne de nous;
Senſible à l'amitié, le malheur l'intéreſſe;
Elle réunira ſes ſoins & ſa tendreſſe.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà ſon cœur s'eſt déclaré,
Et d'un juſte retour le mien eſt pénétré..

En lui tendant la main.

MÉLANIE *à la Comteſſe.*

Je ne vous ai donné qu'un ſentiment ſtérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au Ciel, qui vous doit ſon appui.
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
Lui ſeul peut conſoler, relever l'infortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune..

Elle fait quelques pas pour ſe retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſe levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des ſecrets,
Madame? *Montrant ſa fille.* Publiez ſes vertus, mes regrets,

Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ses bienfaits..

EUPHÉMIE, *embrassant sa mere.*

C'est vous qui m'obligez sans doute,
Nous pourrons vivre ensemble & pleurer toutes deux.
Ma mere.. hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'est toi qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne songeons qu'au plaisir de soulager ma mere.
Allons.. *Elle donne la main à sa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ, *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vu?

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Notre loi, chaque nuit,
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous suit,
Nous présente la fin qui nous est destinée.

EUPHÉMIE *à sa mere, avec un gémissement.*

Oui... voilà mon asyle, & mon lit d'hyménée!

La Comtesse à ce dernier mot pleure, regarde tendrement sa fille, & tombe dans ses bras. Euphémie, après une longue pause, dit à sa mere:

Vous saurez tous mes maux.

A Mélanie.

Ne m'abandonnez pas;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats!
Hâtez l'heureux instant où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être consolée.

Le rideau se baisse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La toile se leve. On voit une chapelle, un autel sur le côté, un péristile dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux prosternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O Toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prends pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, descends dans le sein d'Euphémie,
Substitue aux transports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour si touchant;
Seigneur, contre les sens viens lui donner des armes;
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! son cœur est fait pour connoître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour se remplir de toi.

Tu vois ſon déſeſpoir, ô Dieu puiſſant, acheve;
Acheve, & qu'elle cede au remords qui s'éleve..

EUPHÉMIE.

De la triſte infortune aſyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu conſolateur,
Seul appui dans mes maux.. *Elle embraſſe avec tranſport le coin de l'autel.*
Que ma foibleſſe embraſſe;
D'un fardeau de douleurs impatiente & laſſe,
Mon ame, en gémiſſant, vient répandre à vos piés
Ses ennuis.. ſes remords dans les larmes noyés;
Elle ſe tourne vers Mélanie.
J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs.. dont, grand Dieu, la ſource encor m'eſt chere,
Retenus trop long-temps, demandent à couler..
Mes ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'eſt un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
Qui ſans eſpoir excite un ſacrilege feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le Ciel, & me livrer la guerre;
L'amour.. a dans mon ſein enfoncé tous ſes traits;
Une affreuſe tempête y gronde pour jamais!

Je ne puis décider quels ſentiments m'inſpirent :
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent ;
O ma religion.. la plus foible eſt pour toi !
Il faut pourtant, il faut que tu regnes ſur moi ;
Tout m'en fait un devoir, le Ciel, l'honneur lui-même,
Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime ;
L'épouſe d'un mortel lui doit ſa foi, ſon cœur ;
Et l'épouſe d'un Dieu .. Ciel ! je me fais horreur..

Elle regarde du côté du périſtile.

Son Miniſtre à mes yeux ne s'offre point encore !

Elle ſe proſterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offenſe ! ô mon Dieu que j'implore !
Tu m'as rendu ma mere ; ah ! comble tes bienfaits,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix !
Ce repos, où mes vœux n'oſeroient plus prétendre,
Le refuſeras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre ?

Elle apperçoit ſa mere ; à part & avec ſurpriſe.

Ma mere !

SCENE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & se levant.*

OU venez-vous ? *Mélanie se retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *serrant sa fille dans ses bras.*

Dans tes bras, partager
Tes maux, que je voudrois, ma fille, soulager..
Ah ! ce seroit à moi d'éviter ta présence.
On craint ses bienfaicteurs : mais j'aime assez Constance
Pour voler au-devant de ses soins généreux.
Et.. tu gémis ? ton sort..

EUPHÉMIE.

Mon sort ! il est heureux :
A mes embrassements le Ciel vous a rendue ;
N'accusez point mon cœur, si je fuis votre vue..
Elle est agitée.
Non.. je ne vous fuis pas.. je venois en ce lieu..
Ma mere.. je venois.. j'étois aux pieds d'un Dieu..
Hélas ! je l'implorois..
Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affoibliſſent..
Tu détournes les yeux.. des larmes les rempliſſent !

EUPHÉMIE *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de ſa mere, en fondant en larmes. Après une longue pauſe.*

Ah ! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,
Dans ces larmes mourir ?. Ma raiſon impuiſſante,
En vain les repouſſoit dans mon ame expirante;
Je me ſuis efforcée en vain de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher,
Il va vous découvrir ſes alarmes cruelles,
Ses agitations, ſes bleſſures mortelles,
Que, loin de les calmer, aigrit encor le temps;
Vous connoîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappellez-m'en la cauſe, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton ſort quel retour que je ne puis comprendre ?
Qui ? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon ſang.. Ma chere bienfaictrice,
Ecartons cette image : elle fait mon ſupplice,
Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baisant la main de sa mere.*

Ma mere, c'est à vous
D'accorder un pardon, que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'est moi qui vous offense.
Gardons sur mes malheurs un éternel silence.
Un Dieu sans doute, un Dieu qui regle nos destins,
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendresse attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de consoler ma mere;

Sa voix s'attendrit davantage.

Parlons.. non, je ne puis surmonter le désir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;
Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

Après une longue pause.

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré
D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait ? Ciel ! l'amour poſſede encor ton ame!
Quoi ? ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Plus que jamais m'enflamme;
Mon repos, mes devoirs lui ſont ſacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

Elle montre l'autel.

En atteſtant ce Dieu, qui me laiſſe à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce déſordre extrême,
Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..
Dix ans de déſeſpoir, de larmes, de combats,
Une haire ſanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le temps, la mort, la mort par qui tout ſe détruit,
Rien n'a pu m'arracher au trait qui me pourſuit.
Une ombre, ſur mes pas ſans ceſſe ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
L'ombre, hélas ! de Sinval : voilà.. quels attentats..
O ciel ! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas !
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je ſers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens ſur l'autel !
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Eternel..

Qu'ai-je dit, malheureuſe ? ah ! Dieu vengeur,
pardonne,
Pardonne.. ma raiſon.. ta grace m'abandonne.
Avec tranſport.
Ma mere ! il n'eſt donc plus ? & quel funeſte ſort..
Notre amour.. mon deſtin.. j'aurai cauſé ſa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras, & en pleurant.*

O ma fille ! à mes yeux combien je ſuis coupable !
Ta mere .. c'eſt ma main, Conſtance, qui t'accable !
J'ai creuſé ſous tes pas cet abyme de maux !
J'ai porté dans ton ſein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur ſacrilege, & de remords ſuivie,
Cet indomptable amour qui conſume ta vie !
Elle la tient toujours dans ſon ſein.
A mes crimes, ma fille, oppoſe ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point deſcendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il reſpiroit ! Sinval !. heureuſe en ma miſere,
Que ma chaîne à ce prix me paroîtroit légere !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille .. je pourrois adoucir ton tourment !
Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Sinval ſeroit vivant !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée
Qui devoit aux autels fixer ta deſtinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:
Je ſuppoſai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere!
Mon cœur ne ſuffit pas; mes tranſports.. mon bonheur..
Il vit.. Ciel, ſur mes jours épuiſe ta rigueur..

Serrant les mains de ſa mere.

Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval reſpire..
O Dieu, qu'il ſoit heureux! &.. que cent fois j'expire!

Après une pauſe.

Mais.. il m'aimoit: comment a-t-il pu me laiſſer?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne ſais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il ceſſa de m'aimer? gardez-vous de m'inſtruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire

Ce que mon cœur voudroit, ma fille, ſe cacher,
Ce que ſans ceſſe, hélas! je dois me reprocher?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!
Sinval.. que tu crus mort, à ſon tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux.. ſon ſort eſt ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſaurois douter: il eſt dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau?
Sinval, à mon trépas peut-être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler.. quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le ſein d'une épouſe..
Il manquoit à ma flamme, ô Ciel, d'être jalouſe!
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler!
Où m'emporte un amour qui veut tout s'immoler?

En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &.. que je meure!
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier ?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier ?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne ſait, aveugle en ſes tranſ-
ports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouiſſant de la vie;
Non, je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *à ſa mere*; jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous les poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connois plus.. je repouſſe en fureur
L'autel où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les coups.

SCENE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

CÉCILE *à Euphémie.*

CE Miniſtre inſpiré par un zele ſublime ;
Cet organe du Ciel, le ſage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu bientôt vous le verrez.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler : laiſſez-nous ;
Et ſongez que le Ciel s'appeſantit ſur vous,

Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant peut-
être.
On vous avertira quand vous devrez paroître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma Sœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;
Ma Sœur ſuit mon exemple, & le Ciel la bénit;
Allez.

Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.

SCENE IV.

CÉCILE *ſeule.*

O Dieu vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel conſume la victime!
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre, & non pas la roſée;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu:
C'eſt à des châtiments que l'on connoît un Dieu;
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême;
Proſternée aux autels, & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers, & te crains..

SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Téotime annonce dans toute ſa perſonne un grand recueillement : il a la tête enſevelie dans ſes habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime, & faiſant une inclination.*

PArdonnez ſi ma voix,
Mon Pere, interrompant votre ſaint miniſtere,
Oſe attirer vos pas en ce lieu ſolitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile eſt le premier devoir,
La main qui peut ſervir, doit quitter l'encenſoir;
Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru ſur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'eſt point accoutumée.
Laiſſons, laiſſons au monde, à ſon orgueil trompé,
Tous ces hommages vains, dont il eſt occupé :
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'eſt point à nous de chercher à ſéduire.

Je

Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un ſtérile déſir
D'obliger les humains & de les ſecourir.
Quel ſujet en ces murs auprès de vous m'appelle ?

CÉCILE.

Ce n'eſt point pour mon ame, à ſes devoirs fidelle ;
Et qui, craignant ſon Dieu, s'abaiſſe devant lui,
Que mon zele importun réclame votre appui :
C'eſt pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuſe ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats ſcandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ſes vœux ;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre ;
Qui meurt d'un fol amour..

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Elle eſt ſans doute à plaindre !

CÉCILE.

je venois vous preſſer d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juſte & vengeur ;
D'oppoſer ſon tonnerre au feu qui la conſume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume.

THÉOTIME.

Je lui préſenterai, plus ſûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui ſait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible..

THÉOTIME.

Repoſez-vous ſur moi.. *une pauſe* : ſur une ame ſenſible,
Du ſoin de ramener à ſon joug oublié
Votre Sœur malheureuſe, & digne de pitié;
Je l'attends.

SCENE VI.

THÉOTIME *ſeul.*

QUel orgueil! ſa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par ſa bouche!
Ne verrons-nous jamais une ſage union
Rapprocher la nature & la religion?
Haïra-t-on ſans ceſſe au nom du Dieu ſuprême?
O malheureux humains!

SCENE VII.

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA Sœur, le Ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modeſtie.*

Je connois ma foibleſſe, & le peu que je ſuis ;
J'ai beſoin du ſecours de la faveur céleſte ;
L'homme toujours éprouve une guerre funeſte ;
Mon pere ; je ſais trop qu'à nos ſens attachés,
Nous ſommes ſur l'abyme inceſſamment penchés :
Mais le ſort d'une Sœur, dont je reſſens la peine,
Eſt aujourd'hui l'objet qui devant vous m'amene ;
C'eſt elle dont la voix vous demande en ces lieux ;
Hélas ! qu'elle vous doive un deſtin plus heureux !
Une ſombre langueur ſe répand ſur ſa vie ;
Je viens vous implorer pour cette Sœur chérie ;
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ſes pleurs :
Son cœur, né trop ſenſible, a fait tous ſes malheurs.

C'eſt à vous d'éclairer, de conſoler ſon ame,
D'élever ſes tranſports ſur des ailes de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux;
Daignez lui préſenter la clémence des cieux;
Mon Pere, pardonnez ſi ma main téméraire
Touche au flambeau ſacré qui par vous nous éclaire:
Mais.. je connois ma Sœur; facile à s'alarmer..

THÉOTIME.

Qu'elle eſpere en ce Dieu que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage!
Malheur au zele impie, au cœur dur & ſauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le Ciel contre l'humanité!

SCENE VIII.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE,

Euphémie a le voile baissé & s'avance avec timidité.

MÉLANIE *à Théotime.*

MOn Pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas sur la scene.*

Venez, ma tendre amie;
Ne craignez point: le Ciel vous rappelle à la vie;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous possédons enfin ce saint consolateur;

Elle l'amene au-devant de Théotime.

Je vous laisse avec lui.. *en se retirant.* Remporte la victoire,
O mon Dieu; ce triomphe intéresse ta gloire.

SCENE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie paroît troublée ; elle eſt encore éloignée de Théotime, & a toujours ſon voile baiſſé.

THÉOTIME.

Approchez-vous, ma Sœur ; qui pourroit vous troubler ?
Mon devoir, mon penchant eſt de vous conſoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas ! qui n'a connu les paſſions humaines ?
Qui n'a ſenti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaiſirs, qui trompent les mortels ?

EUPHÉMIE *faiſant quelques pas, & portant ſon mouchoir à ſes yeux.*

Ah ! mon Pere !

THÉOTIME.

Ma Sœur, que ces troubles s'appaiſent.
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous peſent.
Plus d'une épouſe ſainte a, comme vous, gémi :
Epanchez vos douleurs dans le ſein d'un ami.
Aſſeyez-vous.

EUPHÉMIE *reſte un moment, & s'aſſied enſuite, ainſi que Théotime ; leurs ſieges ſont à une certaine diſtance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond ſoupir, & demeure quelques inſtants ſans parler.*

Helas ! par où commencerai-je ?
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouſe ſacrilege,
Tour à tour embraſſant, repouſſant ſon autel,
Oppoſant à ſa chaîne un lien criminel,
Échauffant mes tranſports, contre moi révoltée,
Du crime au repentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un ſentiment vainqueur,
Le voile ſur le front, &.. l'amour dans le cœur..

Elle dit ces derniers mots d'une voix baſſe.

THÉOTIME *troublé.*

L'amour.. *il ſe raſſure* : il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh ! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec ſoi s'impoſer un éternel divorce :
Il faut que vers Dieu ſeul le cœur ſoit emporté.
Éloignons un moment la ſainte vérité,
Et n'empruntons ici que la foible lumiere
Qu'à nos regards préſente une raiſon groſſiere :
De cette paſſion, ſi féconde en malheurs,
Qui mene au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour.. ſi trompeur, examinons la ſuite :
Quel avenir attend l'ame qu'il a ſéduite ?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux
Nous enlevent l'objet qui fixoit tous nos vœux ;

Sa voix ici eſt troublée.

Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle ;
Quel revers accablant ! la mort.. la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons en vain ;
A nos gémiſſements ſourd.. inſenſible enfin...

Après une longue pauſe & avec précipitation.

C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La ſageſſe du Ciel, mon Pere, vous anime :
Mais vous ne pouvez pas ſavoir ce que l'amour.

THÉOTIME *vivement.*

Je ſais..

Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.

Parlez, ma Sœur : depuis quand ce ſéjour
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte ?
L'amitié vous écoute : expliquez-vous ſans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triſte cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans !

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le temps.
En vain pour me dompter j'unis toutes les armes ;
En vain je crie à Dieu, je mouille de mes larmes
Son temple, ſes autels, cet affreux lit de mort,

D'où ſe leve avec moi le crime, le remord :
Je porte cet amour juſques au ſanctuaire !
En ce moment encore, à vos genoux, mon Pere,
Plus que jamais, ſon trouble égare ma raiſon ;
Tous mes ſens ſont remplis de ce fatal poiſon.

Quatre luſtres à peine avoient marqué mon âge :
J'aimois, j'étois aimée ; & qui m'offroit l'hommage
De ſon cœur, de ſa main, du ſort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur ?
Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être ;
Avec tous ſes préſents le Ciel l'avoit fait naître ;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré..

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous, ma Sœur ? par l'amour égaré,
Votre cœur..

EUPHÉMIE.

Eſt toujours rempli de cette image ;
Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage..
De l'hyménée enfin les flambeaux s'allumoient ;
Déjà ſes chaſtes nœuds aux autels ſe formoient ;
Ils alloient nous unir : une main.. qui m'eſt chere,
Rompt ces nœuds, nous ſépare & comble ma miſere ;
Me traîne dans le Cloître, y cache mon deſtin ;
De ce tombeau je ſors, & j'y rentre ſoudain ;

J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proie à de ſombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas! que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus.. il reſpire,
Voit ce jour qui bientôt va ceſſer de me luire,
Mon Pere, & je devrois.. je devrois moins ſouffrir..
Mes tourments.. c'en eſt fait.. je ne puis.. que mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme;
Non, je ne puis haïr, déteſter mes forfaits;
O mon Pere.. *en pleurant* : je l'aime encor plus que jamais.

Euphémie a la tête baiſſée ſur ſes deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je reſſens vos maux, ô chere infortunée!
Ah! je dois compatir à votre deſtinée;
Si vous ſaviez.. moi-même, ainſi que vous, troublé..
Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont coulé.
Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous plaindre.
Triſte reſſouvenir, c'eſt à moi de vous craindre!
Je m'égare, ma Sœur.. il nous faut ſurmonter
Cette compaſſion, qui pourroit vous flatter;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux qui ſous vos pas s'entr'ouvre:

Rejettez cet amour, ſource de tant d'erreurs,
Dont les plus doux tranſports ſont même des fureurs;
Il eſt crime ſouvent, preſque toujours foibleſſe;
Il eſt pour vous l'excès d'une coupable ivreſſe.
Ma Sœur, je vous l'ai dit: Dieu ſeul doit entraîner
Nos penchants, nos eſprits, lui ſeul nous dominer,
Nous détromper enfin des menſonges du monde;
Sur Dieu ſeul le bonheur, le pur amour ſe fonde,
Et vous, vous ſon épouſe, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle ſaint, où Dieu même repoſe,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépoſe;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois,
Tout, pour vous accuſer, ſemble élever la voix;
Tout va porter aux cieux vos larmes, votre honte;
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte:
Il leve ſa balance, y peſe ſes bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités;
Que lui répondrez-vous?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez, ô mon Pere;
Pour appaiſer le Ciel, dites; que faut-il faire?
Je me ſoumets à tout.

THÉOTIME *avec attendriſſement.*

Oublier cet objet.

EUPHÉMIE.

L'oublier !

THÉOTIME.

Effacer juſques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Eloigner, en un mot, à Dieu ſeul aſſervie,
Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi ! du monde & des ſens pour jamais ſéparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée,
Je ne pourrois garder, ſans offenſer les Cieux,
De foibles monuments d'un amour malheureux !

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre ſouvenir eſt un crime, ſans doute.

EUPHÉMIE *avec nobleſſe & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien ! cruel.. Mon Pere, arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans ſon ſein.

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,

Des lettres chaque jour de mes pleurs arrosées,
Dans mon sein.. dans mon ame en secret déposées,
Elle tire de son sein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.
D'un trop fatal amour cher & seul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.
Donnant les lettres.
Les voici: c'est en vain que je les sacrifie:
Ecrites dans mon cœur.. ah! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, Ciel, va te désarmer!
Lisez, voyez, jugez si je devois aimer..
Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue sur les lettres & tombe sans connoissance.
Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..
Elle leve son voile.
Mon Pere.. Dieu! la mort sur son front répandue..
Dieu, le puniriez-vous de sentir mes malheurs?
Elle court à lui.
Secourons-le.. *Dans ce moment Théotime a la tête entièrement hors de son habillement.*
Sinval! je ne puis.. je me meurs.
Elle va tomber à son tour évanouie sur sa chaise.

THÉOTIME *revenant à lui par degrés, ouvre enfin les yeux, les tourne sur Euphémie, & court se jetter avec précipitation à ses pieds, en lui prenant la main, qu'il arrose de ses larmes.*

Conſtance m'eſt rendue! ô ma chere Conſtance!
Je ſuis à tes genoux! *avec fureur.* Que le Ciel s'en offenſe:
Tous mes ſerments, mes vœux, mes liens ſont rompus.
O ma religion.. je ne la connois plus..

EUPHÉMIE *reprenant ſes ſens.*

Sinval! c'eſt vous, Sinval!. *elle retombe dans ſon accablement.*

THÉOTIME, *toujours à ſes genoux.*

Oui, c'eſt moi qui t'adore;
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans, dévore;
C'eſt moi, qui n'ai ceſſé d'aimer, de te pleurer;
C'eſt moi.. qui veux du moins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE,

En jettant les yeux de tous côtés.

Ah! Sinval!. dans quels lieux le deſtin nous raſſemble!

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux? quelle erreur nous égare?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous ſépare.

THÉOTIME *ſe relevant avec précipitation.*

Nous ſerons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir t'oublier
Au miniſtere ſaint j'ai couru me lier.

Sur la foi d'un récit infidele & funeſte,
J'ai pu former des vœux.. des vœux que je déteſte;
Mais mon premier ſerment, mon vœu le plus ſacré
Ont été de t'aimer.. & je les remplirai.

EUPHÉMIE *ſe levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu ſi condamnable!
Et quel eſt ton deſſein?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la paſſion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers dont je ſuis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi ſeule entraîné,
D'exciter ton courage à briſer tes entravés,
A laiſſer dans ces murs gémir tes Sœurs eſclaves,
De t'arracher d'ici, de traverſer les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers;
De chercher, de trouver quelque lointain rivage,
Un rocher eſcarpé, l'antre le plus ſauvage;
Où, loin de ces humains, dégradés par leur loix,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de conſacrer ma vie
A ce pur ſentiment dont mon ame eſt remplie,
Je puiſſe, maître enfin de mon ſort, de mes goûts,
A la face du Ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous ſerons unis par la vérité même :
L'hymen, n'en doute point, eſt une loi ſuprême.
Eh! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel?
C'eſt un traité ſacré; c'eſt l'ouvrage du Ciel,
Le ſeul qui ſoit vainqueur de l'humaine impoſture;
Et c'eſt le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ſes bienfaiſants ſecours.
Nous n'aurons pas beſoin, pour ſoutenir nos jours,
D'aller ſolliciter la pitié languiſſante;
Laiſſons à ces cœurs durs leur richeſſe inſultante:
Nous vivrons ſans rougir; nous vivrons ſans remords;
J'aime: de mon courage attends tous les efforts.
Il n'eſt point d'état vil pour le mortel qui penſe;
C'eſt dans le crime ſeul qu'eſt l'abjecte exiſtence.
Sous mes mains.. ſous mes pleurs la terre s'ouvrira;
En ta faveur la terre à mes ſoins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler ſous ſes auſpices,
De nos ſimples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus zélés chaque jour,
Nous bénirons ce Dieu dans notre chaſte amour;
Nos enfants rediront notre hommage ſincere;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere;
Nous ne l'offenſons point ce Maître de nos cœurs,
Qui ſans doute a nourri d'innocentes ardeurs.

Avant.

Avant que l'hyménée eût fait briller sa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit soumis mon ame.
Après un instant de silence.
Dieu, j'ose à cet autel attester ta grandeur:
Voilà, j'en fais serment, *il met une de ses mains sur l'autel, & de l'autre, prend celle d'Euphémie,*
l'épouse de mon cœur,
Celle à qui pour jamais l'honneur, le Ciel m'engage.
A Euphémie.
Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime est ce-là le langage?

THÉOTIME.

C'est celui de Sinval.. d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me proposes-tu?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Nôtre honte. Est-ce à moi, qui meurs de ma tendresse,
De sauver ta vertu d'une indigne foiblesse,
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour se retirer.*

THÉOTIME *la suivant.*

Écoute..

EUPHÉMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la ſuivant.*

Tu m'entendras..

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis.. mon ame éperdue..
Pourrois-tu m'exciter à briſer mes liens?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent ſur les miens;
Que de tes pas ici diſparoiſſe la trace!
Que de mon ſouvenir ton nom même s'efface!
Cher amant.. qu'ai-je dit? il faut nous ſéparer;
Fuis, laiſſe-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.
Elle fait quelques pas, s'arrête.
Laiſſe-moi.. ſois d'un Dieu le Miniſtre ſuprême.

THÉOTIME.

Duſſé-je être frappé du céleſte anathême!
Euphémie s'avance vers le fond du théatre.
Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle tranſport!
Que veux-tu, malheureux?

THÉOTIME *la ſuivant toujours.*

Ou Conſtance, ou la mort.

La toile tombe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le rideau se leve. Le théatre repréſente un caveau funéraire, tel qu'il en exiſte encore dans nos anciennes égliſes. On voit pluſieurs tombeaux de forme différente, quelques-uns ruinés par le temps; des ſépulcres entr'ouverts, dont les pierres ſont à moitié briſées; les murs chargés d'épitaphes; à un des côtés du théatre, un eſcalier autour duquel regne une baluſtrade de pierre; vis-à-vis de l'eſcalier, une voûte ſouterreine à perte de vue; à l'extrémité du caveau on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes ſurmontées d'urnes qui ſont l'emblême de l'éternité; il y a une de ces colonnes ſur le devant du théatre. On obſervera que les tombeaux ſont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au ſpectateur, & qu'elle ſe paſſe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *ſeule.*

Elle paroît ſur le perron de l'eſcalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, leve les yeux au ciel, s'avance en tremblant, deſcend quelques degrés; leve encore les yeux au ciel; s'appuie, comme accablée de douleur, la main & enſuite la tête, ſur la baluſtrade; déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter; tombe avec un gémiſſement à la ſeconde marche; demeure quelques moments dans cette ſituation douloureuſe; ſe releve; continue de deſcendre avec le même trouble, & fait quelques pas ſur la ſcene.

DE lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..

Emportant avec moi les enfers, le remord ;
Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..

Elle fait quelques pas.

Que ſa barbare main ne m'a-t-elle frappée !

Elle poſe ſa lampe ſur un tombeau de forme carrée ; Euphémie y appuie, pendant quelques momens, les deux mains & la tête, enſuite la releve, laiſſant une de ſes mains ſur le tombeau, & tournant ſes regards vers le ciel.

O Dieu ! quelle promeſſe à ma bouche échappée,
Qu'ai-je dit ? ah mon cœur ! mon cœur l'a pu former !
Et je reſpire encor ! Dieu ! j'ai promis.. d'aimer,
De trahir.. tous mes vœux ! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits ! je fuis cette demeure !
Sinval, *elle tourne les yeux vers le ſouterrein.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui ſecrétement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,
Près de moi, doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever.. pour jamais.. & l'inſtant eſt venu !
A ce terme fatal, mon ame s'épouvante ;
Transfuge des autels, je ne ſuis plus qu'amante ;
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,

Tous les ſignes du monde, & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime & de mon déshonneur!
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſais-je? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes foibles ſecours
Conſoloient l'infortune, & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur.. de miſere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théatre.

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir:
Sur Euphémie, ô Dieu, reprends tout ton pouvoir:
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O Ciel! acheverai-je? &.. ſois le ſeul que j'aime;
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;
Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux?
Détruits, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cede à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.

Universitäts BIBLIOTHECA

Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie :
Mais perdre mon amour, Sinval ! que je t'oublie !
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer toujours plus !. non, il n'eſt pas poſſible,
Sois encor plus ſévere, ô Dieu, plus inflexible ;
Redouble mon ſupplice, arrache-moi le jour :
Tu ne ſaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcene en ſe joignant les mains, & les levant enſuite vers le ciel.

Ah ! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour qu'attend la foudre vengereſſe ?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels qui ſoulevent tes ſens :
Las d'un ſervice ingrat, Dieu ta congédiée ;
Pour ſon épouſe enfin, Dieu t'a répudiée ;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé,
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible.. *avec attendriſſement.*
Hé quoi ! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa foible exiſtence,
S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer & d'être aimé !
L'amour y fut, hélas ! de ton ſouffle allumé ;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes,
Pour conſoler la vie, & lui prêter des charmes ;

Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur.. & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eût mieux aimé peut-être..

Elle fait quelques pas.

Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux Cieux..
Triſte jouet d'un cœur, égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore..

Elle va vers le ſouterrein.

Sinval dans ces tombeaux ne paroît point encore!

Elle revient vers le tombeau.

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuie..à jamais..
Qu'il me fuie.. eſt-il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe;
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma foibleſſe cede à mes ſens éperdus.

Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCENE II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les signes de l'inquiétude ; il avance, & jette ses regards de tous côtés ; la scene est toujours foiblement éclairée.*

THÉOTIME.

MEs regards inquiets cherchent en vain Constance!
Qui peut la dérober à mon impatience?
Il l'apperçoit sur les marches du tombeau, & court à elle.
Que vois-je? en quel état!.

EUPHÉMIE, *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah! Sinval, est-ce vous?

THÉOTIME *vivement.*

C'est moi, c'est ton amant, c'est ton fidele époux,
Qui ferme pour jamais la source de tes larmes;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendrissement.*

Pourquoi, Sinval?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté;
Tout est prêt.

EUPHÉMIE, *avec trouble.*

Tout eſt prêt!

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté;
Leve-toi. *Il la releve*
Suis mes pas; des amis nous attendent;
Lui prenant la main.
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent:
Ne tardons point..

EUPHÉMIE *appuyée ſur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval..

THÉOTIME.

Tu pleures! tu gémis!
Tu repouſſes ma main?. ne m'as-tu point promis?

EUPHÉMIE.

J'ai promis.. de mourir.

THÉOTIME.

Maîtreſſe de mon ame;
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme!
Tu ne m'aimerois plus!

EUPHÉMIE.

Ah! cruel! ah! Sinval!

Cher amant.. *le regardant avec un attendrissement marqué.*
Un Dieu seul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire? hé quoi! n'es-tu pas mon épouse?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je suis celle d'un Dieu dont la grandeur jalouse
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au désespoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroie aujourd'hui!
De quoi me parles-tu? de nœuds que l'artifice,
Que la trahison même unie à l'injustice,
Que l'erreur t'a contrainte à serrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'a donné ta foi;
Ose me démentir.

EUPHÉMIE.

Il est vrai, l'hyménée
A ton sort promettoit d'unir ma destinée:
Mais, réponds: si Constance, entraînée aux autels,
D'un autre avoit reçu les serments solemnels;
Si l'on m'avoit forcée à devenir sa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame;
Si le devoir enfin m'eût soumise à ses loix,
Pour rompre cet hymen, parle, aurois-tu des droits?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offense ;
De cent coups de poignard, & jusques dans ton cœur,
Ma rage auroit percé celui du ravisseur..,
Mais ce Dieu que j'adore, & que, pour mon supplice,
De ses crimes la terre a rendu le complice,
Ce Dieu que le mensonge & la crédulité
Font servir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou sévere,
Il voit du haut des cieux, il voit avec colere
Tous ces humains grossiers lui prêter leurs erreurs,
Consacrer de son nom leurs stupides fureurs;
Non, jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug sous qui s'abaisse un vil peuple d'esclaves;
Sa bonté, sa grandeur de ces fers sont blessés;
Un volontaire hommage, & non des vœux forcés,
Voilà le seul tribut que la raison lui donne,
Voilà le pur encens qui s'éleve à son thrône.

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu si bienfaisant
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux instant,
Qui brisoit tes liens, qui, terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles chaînes,

Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen.. Tu ne m'écoutes pas;
Tes yeux couvers de pleurs.. *avec tendreſſe.*
O maîtreſſe adorée;
Il lui prend la main.
Chere épouſe, ſuis-moi.. mon ame eſt déchirée;
Ne me réſiſte plus; n'attendons point le jour;
Jette-toi dans mon ſein; fuyons de ce ſéjour;
Fuyons.. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théatre; Théotime l'y ſuit.*
Hé quoi! toujours à mes déſirs rebelle..
Il revient au milieu de la ſcene.
Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer, ſans nul déguiſement,
Ce cœur qui peut jouir de mon affreux tourment;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin.. que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort.. la mort la plus affreuſe..
Avec attendriſſement.
Ah! Conſtance; & ces coups.. *en pleurant.*
Ils partent tous de to

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec précipitation.*

Écoute, cher amant.. Sinval, écoute-moi;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe, à ce feu qui me brûle,
Oui, j'avois tout promis; je ne le cache pas;
Oui, je t'immolois tout; je volois ſur tes pas;
Inſenſible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te ſuivois par-tout, juſqu'aux bornes du monde;
Je portois mon amour aux plus ſombres déſerts:
Avec toi partagés, ils me devenoient chers;
Je te ſacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ſerments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours;
Tout, en un mot ce Dieu que joffenſe toujours;
Pour combler mon ſupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore;
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce Ciel dont j'entends les foudres irrités...
Prête à tomber enfin ſur les bords de l'abyme,
Mes yeux ſe ſont ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.
Tu t'éleves en vain contre ces nœuds ſacrés,
Par la religion, par la loi conſacrés:
Avec nobleſſe.
Sois mon juge, Sinval; j'en appelle à toi-même;
Prononce; oſe oublier que mon arbitre m'aime;

Oſe écarter l'amour de tes ſens prévenus ;
Conſulte ta raiſon, & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inſtant va détruire ;
L'équité te conduit, la probité t'inſpire ;
Parle : j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu ;
Un Dieu même a reçu ma parole & mon vœu,
Sinval ; & tu voudrois que, malgré ma promeſſe,
Malgré tous mes ſerments, que je démens ſans ceſſe,
Ma lâche trahiſon m'arrachant à l'autel,
Rompît ouvertement ce contrat ſolemnel !

Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.

Le crime eſt digne aſſez, grand Dieu, de ta colere
D'apporter dans ton temple un hommage adultere,
De nourrir dans mon ſein des parjures ſecrets,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits ;
Non, ne t'en flatte pas, Sinval, ma perfidie
Reſpectera du moins la chaîne qui me lie ;
Je ſaurai m'y ſoumettre, attendant que le Ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image, ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil enſevelir ma honte.
Si Conſtance t'eſt chere, oſe donc l'imiter ;
Renferme ton ardeur, cherche à te ſurmonter ;
A nos propres regards méritons notre eſtime ;
Rappelle ta vertu ; montre-moi Théotime ;

Ce nom t'inſtruit, Sinval, de ton devoir, du mien:
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien;
Je dois, ſans doute, à Dieu cette force ſuprême;
Je pourrois retomber.. ſauve-moi.. de moi-même.

Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers ſignes d'agitation.

Ah! Sinval, qu'ai-je dit?. je connois mon amour.

Elle s'avance vers le ſouterrein.

Va.. ſéparons-nous, fuis par ce même détour
Qui ta vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire..
L'aiſſe-moi ſur mon cœur conſerver cet empire..
Adieu..

THÉOTIME *montrant ce ſouterrein, & parcourant le théatre avec une ſombre fureur.*

Ce n'eſt pas là, barbare, mon chemin.

Il revient ſur ſes pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu? réponds-moi.. quel ſeroit ton deſſein?

Il parcourt le devant de la ſcene, & Euphémie le ſuit.

Tes regards enflammés!. eh! que prétends-tu faire?

Il va du côté de l'eſcalier; elle court à lui.

Ah! Sinval! où vas-tu?.

THÉOTIME *ſe retournant.*

Je vais.. te ſatisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi?.

THÉOTIME *avec impétuosité.*

C'eſt peu que Sinval expire de tes coups ;
Le trépas te paroît un ſupplice trop doux ;
Ta cruauté demande un plus grand ſacrifice :
Tu veux que, ſans mourir, ſur moi je réuniſſe
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers ;
Une éternelle mort, les tourments des enfers ;
Tu connois les tranſports de ces ames ſacrées,
Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs ;
Chaque jour y maudire une horrible exiſtence..
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance ;
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir !
Oui, pour les épuiſer ces châtiments terribles,
Je vais porter mon cœur à ces cœurs inflexibles ;
Par un aveu ſincere allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux ;
Le Cloître, dont le zele exige des victimes,
Le Cloître va ſavoir mes erreurs, tous mes crimes ;
Il ſaura que j'ai pris pour la religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion

Qu

Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image ;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir ;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir ;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage ;
Que.. je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage ;
Et j'y cours.. *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah ! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'eſt en vain.

EUPHÉMIE *le ſuivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laiſſe-moi..

EUPHÉMIE,

Tu me perces le ſein !
Eh ! cruel, eſt-ce à toi d'augmenter mes alarmes ?
Elle ſe jette avec précipitation à ſes pieds.
Vois Conſtance à tes pieds, les baigner de ſes larmes ;
Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu ſais trop le pouvoir.
Il la regarde avec tendreſſe.
Conſtance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant ſur la ſcene.*

Mais remplis mon eſpoir..

Il ſe jette à ſes pieds.

C'eſt moi dont la douleur, c'eſt moi dont la tendreſſe
Embraſſe tes genoux, te conjure, te preſſe..
Épouſe de mon cœur, ne me refuſe pas;

Il ſe releve avec vivacité, la ſerre dans ſes bras.

Viens, ſortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant.*

Que veux-tu?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah! dis la mienne;
Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me ſoutiens à peine.
Pour mes ſens déſolés, quels combats! quel tourment!

A Théotime.

O ma religion.. je me meurs.. un moment;
Sinval, écoute-moi: *elle s'arrête.*
Sais-tu que la miſere,
Le chagrin dans ces murs ont amené ma mere?

THÉOTIME *avec surprise & indignation.*

Ta mere ! ici ! quel nom !. l'auteur de tous nos maux !

EUPHÉMIE *avec attendrissement.*

Sinval ! elle a repris des sentiments nouveaux ;
Sinval ! elle est ma mere.. hélas ! par notre fuite,
Au malheur, au besoin elle se voit réduite.

THÉOTIME *s'est arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi !
Ah ! tu n'as pas mon cœur : la mere de Constance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous sépareront,
Sur son adversité nos secours s'étendront,
Et.. *Il entraîne une seconde fois Euphémie.*
Partons. L'heure fuit ; sous ces voûtes funebres
J'appercois s'éclaircir & tomber les ténebres.

EUPHÉMIE.

Trahir.. non.. je ne puis.. *Elle tombe sur ses genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher ;
De ces lieux, malgré toi, je saurai t'arracher..
Il la souleve avec violence & marche vers le souterrein.

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux ?. Sinval.. mon Dieu !. j'expire !.

Son voile eſt en déſordre.

Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchire !. Arrête.. Ciel ! ô Ciel !. la terre m'engloutit !

Une des tombes qui ſont ſur la ſcene, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie, la pierre ſe briſe & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié engloutie dans ce ſépulcre. La Comteſſe d'Orcé paroît ſur l'eſcalier, un flambeau a la main, & conduite par Mélanie.

SCENE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sinval.*

THéotime !

LA COMTESSE D'ORCÉ *laiſſant échapper le flambeau de ſes mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sinval !

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime ſont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres perſonnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de ſon accablement.*

Enfin, Dieu me punit ;
Je tombe ſous ſon bras ; c'eſt ici qu'il m'appelle ;
C'eſt ici qu'il détruit ma ſubſtance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des ſiecles de tourments,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte ;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe eſt ouverte.

Théotime veut la relever : elle le repouſſe avec indignation.

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puiſſe mon trépas te deſſiller les yeux !
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre ſépulcrale ?
N'a-tu point vu ce Dieu la briſer ſous mes pas ?
Lui-même eſt accouru m'arracher de tes bras ;
Dans ce tombeau lui-même il m'a précipitée ;
Aux pieds de ſa juſtice il m'a déjà citée ;
Il t'y traîne avec moi ; ne crois pas échapper
A ſon glaive.. il menace, il s'apprête à frapper ;
Son flambeau te pourſuit à travers ces ténebres ;

Lis ton arrêt écrit ſur ces marbres funebres . .
La foudre approche, éclate.. elle fond ſur nous deux;
L'enfer s'ouvre .. ô Sinval, quels fantômes hideux!
Des ſpectres agités errent dans ces lieux ſombres;
Sous le même linceul je vois un peuple d'ombres;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;
Ils m'entraînent! . je vais auprès de vous m'étendre,
A vos triſtes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs ceſſez de m'accuſer;
La colere du Ciel ne ſauroit s'appaiſer!
O Maître des humains, qu'ont laſſé mes offenſes,
Sur moi ſeule répands la coupe des vengeances;

Avec attendriſſement.

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux;
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups!

En ſe retournant, elle apperçoit la Comteſſe.

Ah! ma mere, c'eſt vous que ma foibleſſe implore.
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere; en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidelle à mes vœux, les rompre, les trahir..
De cet aſyle ſaint je marchois vers l'abyme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à ſe venger,
Dans cette tombe enfin eſt venu me plonger..

J'y veux mourir. *Elle se jette sur la tombe & l'embrasse avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O Ciel!

THÉOTIME *à la Comtesse.*

Vous voyez votre ouvrage!

Tous les personnages restent pendant quelque temps dans un silence profond.

EUPHÉMIE *se relevant avec fureur, & jettant les yeux sur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le Ciel frappera-t-il sans ébranler ton cœur?
Cruel, n'est-il pas temps que ce Ciel soit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu suprême?
Attendrons-nous l'instant où, rassemblant ses coups,
Son tonnerre, qui gronde, ait éclatté sur nous,
Qu'il nous ait engloutis, pour venger ses injures,
Dans une éternité de feux & de tortures?
Du sort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cede à ma voix, au cri du repentir,
A la religion, à Constance, à toi-même;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements..
Que je veux étouffer les moindres sentiments.

Si l'amour.. qu'ai-je dit ? ſi la pitié t'inſpire ;
Si mes larmes encore ont ſur toi quelqu'empire ;
Théotime s'attendrit par degrés.
Laiſſe-moi retourner aux pieds de nos autels,
Y porter mes remords, mes tourments éternels ;
Laiſſe-moi m'immoler à ce Dieu que j'offenſe..
Je vois couler tes pleurs : ils prennent ma défenſe ;
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras ;
Qui rentre dans ton ſein.. ne le repouſſe pas,
Sinval, cours à ſes pieds dépoſer nos alarmes ;
Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes ;
Nos maux l'attendriront ; il ſe déſarmera ;
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.
THÉOTIME *en pleurant amérement, & après une longue pauſe.*
Il l'emporte, ce Dieu ; ſa grace eſt dans ta bouche ;
Je cede à ſon pouvoir : c'eſt par toi qu'il me touche ;
Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois ſans toi ;
Mon cœur en vain s'éleve & t'oppoſe un obſtacle :
Tes larmes.. ſur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien ! ce mot affreux, le puis-je prononcer ?
Je vais.. à mon amour.. Conſtance... renoncer,
Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
Finir loin de ta vue un deſtin que j'abhorre,
T'arracher ;

T'arracher, te bannir de mes ſens éperdus..
Ô ciel! en eſt-ce aſſez ?. que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime ?

THÉOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop ; c'eſt peu que de mourir :
Connois, ſens tous les maux que l'homme peut ſouffrir;
Vois l'abyme effroyable où je me précipite :
Je m'éloigne.. je pars.. Conſtance, je te quitte..
Je pars.. je t'obéis bien plus encor qu'à Dieu;
Conſtance.. tu reçois mon éternel adieu,
Mon ame, de regrets, de douleurs conſumée,
Pour toujours!. quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il ſe fait violence & ſort précipitamment.

EUPHÉMIE *le ſuivant des yeux juſqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

Elle tombe les bras étendus ſur une des pierres ſépulcrales.

SCENE IV & *derniere.*

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embraſſant Euphémie avec tranſport.*

TU triomphes enfin!
Les tranſports de la grace ont paſſé dans ton ſein!
O mon Dieu, ma priere eſt enfin exaucée;
Au rang de tes élus Euphémie eſt placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur:
Dieu lui-même eſt venu, de ſon bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mene à la victoire;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où ſe détruit l'humaine paſſion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce ſublime effort je demeure interdite!

A Mélanie.

J'obſervois tous ſes pas; je révélois ſa fuite:
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au Ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupée à ſecourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante .. inanimée..
Sur ſon front pâliſſant la mort même imprimée ?

A la Comteſſe avec vivacité.

Secourons votre fille.. empreſſons-nous.. ô cieux !
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux !

A Euphémie avec tendreſſe.

Ma Sœur..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere !
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

La Comteſſe, Mélanie & Cécile ſe réuniſſent pour arracher à cette ſituation Euphémie mourante.

La toile ſe baiſſe.

FIN.

566 143
Sr

Universitas BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009592121b